

Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine,
Mission du Patrimoine ethnologique

Sociétés industrielles et urbaines contemporaines

Séminaire du 2 et 3 décembre 1983
Centre culturel de rencontre de
la Fondation Royaumont

CAHIER

1

JEAN CAMY
FRANCOIS GILBERT
GUY VINCENT

Remarques autour des joutes et du rock à Givors

COMMUNICATION ECRITE

Les questions auxquelles nous travaillons ne sont peut-être pas au centre des problématiques sur les sociétés industrielles et urbaines contemporaines, mais il nous semble qu'elles ne leur sont pas étrangères¹.

On pourrait les résumer en disant qu'il s'agit de saisir dans une petite ville proche de Lyon, Givors, les modifica-

1. Elles se réorganisent actuellement autour d'une problématique de l'identité, en réponse à l'appel d'offres émanant de la mission du Patrimoine ethnologique. L'équipe constituée pour la circonstance se compose de G. Vincent, professeur de sociologie à l'université LYON-II, responsable de l'E.R.A. 631, directeur scientifique, J. Camy, assistant à l'UEREPS de l'université LYON-I, responsable du projet, J. Duhart, archiviste de la ville de Givors, F. Gilbert et J.C. Mermet, I.T.A. C.N.R.S., E.R.A. 631, L. Roulleau, docteur en sociologie, E. Pardell, A. Vincent, chargés de cours à l'université. Les quelques propositions que nous faisons ici doivent être lues comme les premières remarques et hypothèses de notre recherche.

tions des formes selon lesquelles des groupes, dans des manifestations culturelles, festives ou ludiques, donnent sens à leur existence¹.

Concrètement, notre travail actuel prend comme points de départ la Société de sauvetage et de joutes de Givors et les "réseaux" de "rockers" constitués autour de groupes de musiciens givordiens. Si nous partons ainsi de pratiques précises et localisées nous les considérons dans leurs rapports avec leur environnement signifiant. Pour ce qui concerne notre premier objet, nous avons engagé un travail sur le processus de "sportivisation" des joutes tel qu'il s'amorce au début du XX^e siècle. Nous commençons également une étude comparative de la Société de sauvetage et de joutes et de son inscription dans la vie locale en 1930 et 1983. C'est autour de leurs espaces privilégiés de rassemblement et d'expression, la Maison des jeunes et de la culture, le Café des Sports, la chapelle de Cornas, que nous suivons les amateurs de rock.

Dans les deux cas, en dehors d'un travail sur archives, lorsqu'il en existe, nous privilégions une approche à partir

1. L'exploration du champ ainsi défini demande évidemment une sociologie historique et compréhensive. Si l'histoire est histoire du sens, des sens, des formes originales que chaque société, dans sa quête du sens, donne à ses rapports avec le monde et aux rapports entre ses membres (cf. Merleau-Ponty, Sens et Non-Sens), la sociologie est d'abord description de formes. On voit bien, dans ces conditions, que parler de sens ne revient pas à donner à notre savoir un objet éthéré : ces formes sont inséparablement "matérielles" et symboliques. L'homme en situation est en rapport avec un monde et environné des significations qui constituent l'héritage historique de son groupe : une langue (et des langages), des symboles, un espace "marqué"... Son comportement n'est ni la réaction mécanique (ou programmée) à des stimuli, ni l'accomplissement d'un projet intérieur. C'est sans doute en rapprochant des pratiques (sportives, "culturelles", familiales, etc.) que nous parviendrons à saisir quel monde - quel autre monde, c'est-à-dire quel rapport à autrui et au monde "physique" - chacun cherche plus ou moins confusément à dessiner dans ses actes. De ce point de vue, le sens est caché, et, selon la distinction weberienne, ne peut être confondu avec le sens visé ou déclaré.

des "histoires de vie"¹ nous permettant de suivre les inscriptions multiples, de saisir, en relation avec des observations sur le terrain et l'utilisation d'enregistrements au magnéto-scope, le sens des pratiques que nous étudions.

Même s'il ne s'agit pas de la considérer comme une entité, notre première référence, c'est Givors. Même si nous ne pouvons échapper à un effet de caricature, il nous faut en évoquer quelques traits. Il s'agit d'une ville de vingt mille habitants environ, située à une vingtaine de kilomètres au sud de Lyon, sur la rive droite du Rhône, au confluent du Gier dont la vallée constitue une voie naturelle d'accès vers Saint-Etienne. La croissance démographique de Givors s'accélère à partir de la fin du XVIII^e siècle avec l'installation d'une industrie du verre puis, vers 1830, avec la création d'entreprises métallurgiques. Toutes deux drainent vers Givors une main-d'oeuvre en partie spécialisée, selon des courants d'immigrations durables et d'ampleur diverse (Italiens, Ardéchois, Franc-Comtois, paysans de la Haute-Loire). Autour du bourg moyenâgeux s'édifient des quartiers neufs avec des dominantes professionnelles bien marquées que met en évidence l'étude des rues de Givors réalisée par J. Duhart.

Les problèmes de l'économie givordine vont prendre un caractère de crises renouvelées à partir de 1930 et aujourd'hui Givors a perdu pour une bonne part ses industries traditionnelles. Le secteur tertiaire occupe une place croissante dans l'activité de la ville mais ne compense pas les pertes d'emploi. Givors tend à devenir une ville-dortoir, près du tiers de la population active travaillant à l'extérieur.

On peut donc souligner le fait que Givors ne constitue pas un lieu clos et que les villes voisines comme Vienne ou l'agglomération lyonnaise sollicitent pour leur travail, leurs études, leurs distractions, les Givordins.

L'utilisation d'un ancrage local, le choix de pratiques culturelles qui fonctionnent comme des emblèmes ("Givors capitale de la joute", le "rock givordin") conduisent à un premier type de questions : comment saisir un certain nombre de traits singuliers en évitant de les considérer soit comme les produits d'un territoire autonome, soit comme la réplique ponctuelle d'une situation commune, l'actualisation spatialement limitée de rapports sociaux généralisés ?

1. Nous reprenons ici une voie déjà utilisée à Givors par Y. Lequin et J. Métral (cf. "Une mémoire collective : Les métallurgistes retraités de Givors" in *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, n° 1, janvier-février 1980).

L'attitude que nous avons décelée dans les archives de la Société de sauvetage et de joutes de Givors à propos du 14 Juillet peu avant la Seconde Guerre mondiale illustre, nous semble-t-il, un premier genre de rapports entre le "local" et le "national" : méfiance tardive à l'égard d'une fête qui n'est pas "notre fête" à la différence de la vogue (fête patronale) et qui oblige les organisateurs à insérer la fête "nationale", civique, dans un ensemble de morceaux de fêtes traditionnelles... pénétration donc de la culture politique nationale dans la société locale. Mais aussi résistance d'un collectif, qui est sans doute d'autant plus forte que le "sens commun" qu'il donnait à son existence est menacé (dans le cas particulier par le dépérissement industriel et la satellisation à l'égard d'une métropole comme Lyon ; mais cela peut dépendre aussi d'atteintes au paysage, au genre de vie, accélérées par le tourisme).

Ce premier modèle entérine apparemment l'existence de deux ensembles concurrents et pourrait nous pousser à justifier une autonomie du local alors qu'il s'agit sans doute d'en montrer seulement la consistance. D'autant qu'il intègre et développe de nouvelles "manières d'être" comme peut nous le montrer l'histoire d'un des rénovateurs des joutes, Marcel Eydan.

Il est né en 1905 et son père tenait avec sa mère un petit débit de boissons à Givors, tout en travaillant comme mouleur dans une fonderie locale. Au contact, dès l'enfance, des grands jouteurs qui fréquentent l'établissement parental et font récit de leurs exploits, il participe aux joutes sur chariot avec tous les enfants de son quartier. Rien jusque-là qui ne le distingue de beaucoup d'autres Givordins dans leur rapport aux joutes. Il va pourtant s'adonner à cette pratique avec des préoccupations nouvelles qui feront de lui entre 1931 et 1953 un champion exceptionnel, 17 fois champion de France. Marcel Eydan est sans doute le premier à s'être intéressé aussi précisément à la technique des joutes, à s'être autant investi dans ce que beaucoup considéraient comme un jeu. En se servant d'un miroir il a cherché à analyser les forces mobilisées dans une passe, à percevoir les principales conditions du déséquilibre de l'adversaire. Innovant par rapport aux habitudes anciennes, il a conçu une technique adaptée à ses qualités et l'a incorporée d'une façon systématique. En plus d'un travail au miroir, il avait conçu un appareillage qui comportait en particulier une lance courte mais lestée qui lui permettait de s'exercer seul et à terre. Il va se livrer à une culture physique quotidienne et conçue spécifiquement pour la joute. Marcel Eydan s'était petit à petit constitué une gamme d'exercices qui visaient en particulier à développer une qualité jusque-là peu mise en valeur par les jouteurs, la sou-

plesse. C'est grâce à cette souplesse qu'Eydan pouvait utiliser une position de fente très basse, proche du "grand écart". Abaisser ainsi son centre de gravité lui a permis de vaincre des adversaires beaucoup plus lourds que lui, fait exceptionnel à l'époque.

On peut dire qu'au-delà de la mobilisation immédiate pendant le combat, Eydan s'engageait dans une ascèse conduite de façon rationnelle, ascète rationnel au sens de Weber qui avait présenté dans *L'Éthique protestante* les arguments des puritains contre les fêtes et le sport et bien saisi la rupture entre pratique festive et ascèse sportive. Chez Eydan, l'investissement du quotidien allait jusqu'au refus de la consommation de cigarettes ou d'alcool en quantité excessive. Il fut un des premiers à rompre avec la tradition qui voulait que tout bon joueur entre deux passes puise un supplément de forces dans la bonbonne de vin rouge réservée à l'équipage de rameurs. C'est l'image même du vin ruisselant sur les tenues blanches qui lui paraissait répugnante et incompatible avec l'idée qu'il se faisait de son activité. Ouvrier modelleur puis chef d'atelier-modèle, il tranchait avec certains de ses compatriotes jouteurs, buveurs et mangeurs émérites, ouvriers irréguliers adeptes de la "Saint-Lundi".

Ce comportement n'a pas toujours engendré la sympathie du public et de ses partenaires. Lors de la vogue, il ne s'accommode plus du "règlement" sommaire et imprécis qui laisse trop de place au hasard et à la tricherie. C'est la progressive constitution d'un champ qui s'autonomise qui va lui permettre de s'exprimer, le moment où s'organise de façon régulière, à l'initiative de promoteurs privés ou de fédérations, des rencontres qui redoublent et miment les fêtes collectives traditionnelles. Il dispose en effet d'une double compétence qui lui évite une excessive marginalisation et assure sa réussite: familier du monde des joutes fréquenté dès l'enfance, il a aussi l'expérience d'une pratique sportive assidue engagée à la Mutuelle sportive. Sur la sollicitation d'un ami et client de son père il est entré à treize ans dans cette Société de gymnastique et d'athlétisme, gagnant à quinze ans le titre de champion du Lyonnais de saut à la perche. Joueur athlète, il préfigure une nouvelle sorte de pratiquants aujourd'hui dominante.

Sa longue cohabitation avec des jouteurs qui cherchaient parfois à s'inspirer de ses positions mais sans s'astreindre à la longue ascèse qui les rendaient efficaces, traduit les contradictions qui passaient au sein de la collectivité givordine et qui se concrétisaient d'une façon spécifique dans

la Société de sauvetage et de joutes¹.

L'exemple de Marcel Eydan montre que s'effectue au sein de la collectivité givordine un travail qui déplace les repères traditionnels. L'histoire contemporaine de ces transformations ne pourrait-elle pas se résumer par une opposition, qu'il faudrait sans doute nuancer, entre un "hier" où dominaient des identités collectives fortes et relativement stables et un "aujourd'hui" où se diversifient les modèles et où se multiplient comme autant de nécessités sociales les modalités de reconnaissance ? Cela devrait conduire à une crise des référents identitaires, à modifier les procès d'identification qui semblent produire, dans certaines conditions, des images ou des emblèmes qui circonscrivent (ou du moins tentent de le faire) des ensembles (sociaux, culturels) et participent à leur qualification.

Une première question, bien générale sans doute, est celle qui naît de la confrontation entre un emblème (image de l'identité) et ce que l'on pourrait appeler le "quotidien". Autrement dit, c'est de la genèse du symbolique et du travail dont il est l'objet qu'il est question. En partant de l'hypothèse selon laquelle la joute retient et transfigure un certain nombre de traits de comportement, de significations qui émanent des différentes composantes de la "société givordine", on s'engage dans une perspective selon laquelle l'emblème n'est ni l'expression spontanée, mécanique, d'une manière d'être, ni le produit d'un processus purement externe et manipulateur ; il s'ancre quelque part dans une réalité multiforme et il en exprime, de façon probablement moins univoque qu'il n'y paraît, un certain nombre de traits.

Pour toute une série de raisons, il n'est pas question de concevoir la production emblématique comme émanant d'un appareil constitué à cet effet pas plus qu'on ne pouvait envisager son émergence spontanée. Les groupements de jeunes, les anciennes "sociétés" de jouteurs-sauveteurs pas plus que la Société de sauvetage et de joutes (née en 1866) ne remplissaient un tel rôle. Certes, les joutes ont bien fait l'objet d'un traitement différent selon les formations sociales qui ont assuré leur mise en oeuvre. Cependant même aujourd'hui où elles sont pratiquées exclusivement dans une institution

1. Selon Yves Barel ("*Modernité, code, territoire*", in *Les Annales de la Recherche urbaine*, n° 10/11 Juin 1981), il ne peut y avoir de société locale que lorsqu'une gestion de l'intérieur du paradoxe de la modernité universalisante et de la singularité territoriale est possible.

spécialisée, dans des lieux conçus exclusivement à cet usage par des spécialistes qui s'astreignent à un apprentissage minutieux, elles sont inscrites dans un ensemble de préoccupations autres, en concurrence même avec d'autres activités.

Les implications multiples de la Société de sauvetage et de joutes principal vecteur de la pratique des joutes depuis près d'un demi-siècle, sont de ce point de vue intéressantes à souligner.

C'est tout d'abord la place essentielle prise dans les secours lors des inondations. Le président de la Société est le responsable, après le maire mais avant les sapeurs-pompiers, de leur organisation. Cet aspect de l'activité de la Société pourrait contribuer à accentuer son caractère relativement équivoque. Sa rivalité avec les sapeurs-pompiers justement (illustrée jusqu'à une période récente par l'interdiction d'appartenir simultanément à ces deux organisations) qui railent dans un courrier du début du siècle l'inefficacité de "ces jeunes gens qui ne pensent qu'aux plaisirs" en est une conséquence probable. En associant ces deux objets, la Société de sauvetage et de joutes affirme à la fois son souci d'être au service de tous lors des inondations et sa capacité à développer un jeu traditionnel. Au moment où des pressions s'exercent sur des dirigeants pour qu'ils abandonnent cette mission anachronique dans un club sportif, les résistances que l'on observe montrent la place que joue encore, dans l'imaginaire des membres de la Société au moins¹, cette vocation à sauver.

Il y a sans doute une relation étroite entre ce souci de service pour tous et les précautions prises de façon constante (du moins les premiers dépouillements d'archives nous laissent-ils supposer) pour que la Société apparaisse au-dessus des conflits qui marquent la vie givordine. L'équilibre dans les relations entre groupements laïques et cléricaux fait l'objet de savantes recherches ; la cohabitation de communistes et d'hommes de droite au sein de la Société, conseillers municipaux pour certains d'entre eux, est tout à fait habituelle. On peut aussi se demander si la pratique des joutes n'alimente pas un sentiment d'appartenance enraciné dans une tradition et dans une histoire en partie mystifiée. Activité traditionnelle des marins qui constituent jusqu'au premier tiers du XIX^e siècle la partie la plus nombreuse de la population, elle va mobiliser, non sans tensions d'ailleurs

1. Des entretiens laissent supposer qu'il en est de même chez d'autres givordins.

(cf. les rixes habituelles pendant la vogue), les corps de métiers rivaux que l'industrialisation fait naître. Mais verriers et métallurgistes se retrouvent au moment des vogues pour célébrer les vertus de force et de courage manifestées par les jouteurs. On ne peut, nous semble-t-il, réduire cette "communion" à un travail idéologique auquel un certain nombre de personnalités locales auraient prêté leur concours.

La "mythification" des joutes, de leur esprit, de leur héros, manifeste aussi d'une façon symbolique une solidarité en face des rigueurs de l'existence, le partage d'un certain nombre de valeurs communes au-delà (ou à côté plutôt car il me semble que nous ne sommes pas sur le même plan) des rivalités multiples associées à des différences (de quartiers, de rythmes de vie, de métiers).

Le statut de la Société de joutes est de ce fait particulier, différent d'autres associations qui affichent au contraire clairement leur particularisme, "Boule en verre" des verriers, Cercle paroissial, Amicale laïque, etc. Cela ne l'empêche pas, bien au contraire, d'entretenir des relations suivies avec la plupart d'entre elles pour les occasions les plus exceptionnelles (décès d'un membre influent par exemple) ou les plus ordinaires (prêt de matériel pour une assemblée générale). Cela n'interdit pas non plus à bon nombre de membres de la Société de participer activement à d'autres groupements d'une nature différente. Apparaissent aussi de multiples inscriptions et s'éloigne l'idée d'une "légion" de jouteurs uniquement centrés sur une tâche à finalité emblématique. Cela ne signifie pas d'ailleurs que l'entrée dans la Société soit anodine : on se plie certes à une période probatoire où est testée aujourd'hui encore l'aptitude à "donner un coup de main" et l'existence de véritables familles de sociétaires (le quart des membres environ étant apparentés les uns aux autres !) renforce encore la cohésion de l'ensemble. Si l'on cultive en tout cas un sentiment d'exemplarité, c'est probablement plus pour affirmer tranquillement une certaine manière d'être, que pour la donner en spectacle.

La Société est pourtant aussi ouverte vers l'extérieur. Echanges et confrontations avec des sociétés voisines, en dehors des périodes de fêtes traditionnelles, traduisent ce que l'on pourrait appeler un processus de "sportivisation". A la référence locale, s'agrègent puis se substituent des éléments d'une rationalité abstraite. Nous avons développé ailleurs cet aspect et nous n'insisterons donc pas. Rappelons cependant que cette inscription des joutes dans un univers sportif introduit une nouvelle distance, un nouveau rapport au quotidien. De ce point de vue, un rappel concernant l'évolution de la technique

de joute peut nous donner des repères importants.

Suivre la transfiguration des manières d'être dans une activité ludique c'est essayer de repérer selon quelles formes s'opère le traitement symbolique du quotidien. Peu de distance sans doute dans un premier temps pour les mariniers qui reprennent, même si c'est dans un contexte différent, des instruments et un gestuel qui font partie de leur patrimoine habituel. Il n'en est pas de même pour les verriers, les fondeurs, les métallurgistes qui vont constituer une bonne partie des jouteurs dès le milieu du XIX^{ème} siècle. Sans doute, l'évocation de la "force" et du "cran" auxquels il est fait appel dans la joute s'applique-t-elle aussi aux qualités que l'on attend d'un travailleur ; mais c'est moins dans une filiation immédiate que dans la capacité à rendre possible une lecture des éléments fondamentaux du genre de vie que l'on peut envisager le rapport au quotidien.

Plutôt que de cerner la nature même du gestuel retenu, c'est sans doute dans une analyse des manières de s'approprier ou de cultiver cette technique que l'on peut suivre le plus aisément la signification des joutes. Du jeu des enfants sur les chariots à l'apprentissage systématique d'une méthode, d'une reprise fidèle de positions traditionnelles à un travail systématique et adapté à l'adversaire et à ses qualités propres, les référents se sont modifiés. Autant que l'inscription dans une nouvelle logique de l'exercice et de son rendement universel qui ferait rupture avec les enracinements locaux, c'est l'affirmation d'un investissement "professionnel" d'un nouveau genre dans un domaine où il n'avait pas cours qui apparaît ainsi. La spécialisation relève à la fois d'une logique sportive qui met l'accent sur la performance et ses conditions de réalisation (entraînement) et d'une transformation, chez un certain nombre de pratiquants en tout cas, de l'éthos et des perspectives qu'ils mobilisent. L'évolution de la technique et, plus largement, de la manière de jouer s'inscrit aussi dans une transformation du genre de vie en relation avec le type de formation sociale urbaine où elle se réalise : ce qui importe surtout, c'est de saisir la manière dont les gens se mettent ensemble pour faire des choses, le type de rapports qu'ils cultivent entre eux pour mettre en oeuvre ce qu'ils font.

C'est ainsi qu'avec le rock, autour de 1968, devient visible un processus d'identification culturelle chez des jeunes givordins qui s'aménagent progressivement des lieux et des espaces d'autonomie dans leur vie quotidienne par le rock. Pour les premiers groupes comme "Factory", "Gannafoul", "Killdozer" qui sont nés entre 1968 et 1976, faire du rock c'est déjà témoigner de sa capacité à affronter une réalité sociale diffi-

cile, c'est fabriquer de "l'identité collective" sous une forme plutôt brute, c'est-à-dire par le moyen d'une série d'exclusions : dans un espace social qui tend à fonctionner sur les oppositions : scolarisé / non scolarisé, intégré / marginalisé, encadré / libre, dressé / rebelle, les membres de ces groupes, pour la plupart d'origine ouvrière se situent plutôt du côté de l'"illégitime". Pour les groupes plus récents qui se sont constitués à partir de 1980, leurs formes d'identités apparaissent plus complexes, démultipliées, sachant que les identités sociales des membres de ces groupes varient considérablement dans un même groupe et d'un groupe à l'autre.

Le rock en tant que mode de vie introduit des formes de dissidence dans le quotidien de ces jeunes par rapport à la conservation d'un ordre social, ouvrant, par là même des brèches sur des dérives : autour du rock vivent ceux qui, en fonction d'un sentiment de vulnérabilité sociale, tentent de construire une histoire autour d'emblèmes produits par les "héros du rock". Il ne faudrait donc pas tout restreindre à l'horizon des concerts, des 45 tours, de l'industrie culturelle et bien considérer que des jeunes Givordins ont trouvé dans le rock le moyen d'exprimer leur situation concrète et un certain nombre de refus.

DISCUSSION

GUY VINCENT : Ce qui nous a amené à Givors c'est le rapport entre les éléments de culture populaire : les fêtes, certains jeux, des sports, le rock, etc., et les formes renouvelées de la conscience historique ouvrière. C'est donc principalement à partir de l'étude des cultures ouvrières urbaines que nous voudrions contribuer au développement de l'ethnologie de la ville. Cela étant dit, je laisse la parole à Jean Camy qui présentera quelques-unes de nos hypothèses et premiers résultats, puis à François Gilbert qui précisera comment il s'est associé à notre recherche.

JEAN CAMY : Notre travail actuel tourne autour des problèmes d'identification des Givordins. Un peu naïvement, nous avons utilisé comme point de départ des éléments de Givors, considérés comme représentatifs de la ville, ou présentés comme tels, des manifestations spectaculaires qui sont utilisées par des Givordins eux-mêmes, pour désigner ou pour qualifier Givors. Trois types de préoccupations ont guidé notre travail. Premier point : le rapport des pratiques embléma-

tisées au quotidien des Givordins. Il nous a semblé intéressant d'étudier par exemple, le type de technique utilisée dans la joute, le type de mise en jeu du corps, ce qu'il révèle de la manière d'être des gens. Sur ce point-là, il faut dépasser la question de l'enracinement de la technique dans le mode de vie quotidien des gens, pour essayer de repérer dans la réalisation de la pratique elle-même ce qu'elle révèle de l'organisation collective des groupes concernés. Cela nous conduit au deuxième point : l'analyse des formations sociales qui ont joué un rôle privilégié dans le traitement de ces pratiques. Il nous a semblé intéressant de situer les relations que ces formations pouvaient avoir avec les autres éléments de Givors, qu'ils soient institutionnalisés, MJC par exemple, ou moins formalisés. Pour les joutes, en particulier, il y a non seulement des collectifs de fêtes locales, mais aussi la société de joute. En ce qui concerne celle-ci, la mise en place progressive d'un statut d'association sportive a favorisé de nouvelles connexions. A partir de là, des manières d'être locales d'un certain nombre de Givordins ont pu trouver un espace d'expression nouveau où s'est manifestée l'évolution du tissu social de Givors. Troisième piste : être attentifs aux gens qui incarnent ces emblèmes aujourd'hui non seulement pour les situer par rapport à l'ensemble de la collectivité givordine, ne serait-ce qu'en analysant leurs principales caractéristiques socio-culturelles mais aussi pour essayer de suivre les relations qu'ils continuent d'entretenir avec d'autres formations sociales. Le travail d'emblématisation qui est réalisé dans les joutes pose un certain nombre de problèmes, en particulier celui de savoir si, dans certains cas, on ne passe pas à des phases où les pratiques fonctionneraient finalement avec une logique propre, celle du show business qui récupérerait ces productions locales pour en faire son objet, le lien avec la collectivité locale n'étant plus que symbolique.

FRANCOIS GILBERT : J'ai peu de chose à ajouter. Ce que nous essayons de montrer, ce sont moins des emblèmes que des processus d'emblématisation et les usages différentiels de l'emblème, selon que l'on a affaire aux responsables de la société de sauvetage ou aux jouteurs d'une part, ou à la municipalité d'autre part, ou encore aux Givordins dans leur ensemble qui me semblent refaire un usage beaucoup plus prudent de "l'emblème joute" que, naturellement, les gens de la société de sauvetage.

JACQUES GUTWIRTH : Une présentation collective comme celle-là est très intéressante. Je regrette tout de même que

dans votre texte vous parliez des joutes sans les décrire. De même, vous parlez de l'emblématisation. Avant d'utiliser un concept aussi théorique, j'aimerais savoir ce qui est emblématisé. En ce qui concerne la relation entre le quotidien, les joutes et le rock, il me semble que l'on retombe dans une problématique classique de l'ethnologie qui est celle du rapport entre la fête et le cycle annuel et les journées dites ordinaires.

JEAN CAMY : Si je dis les choses simplement : il s'agit de mettre deux jouteurs face à face, deux personnes armées d'une lance relativement longue et placées sur l'arrière d'un bateau, et qu'il faut provoquer la chute du joueur d'en face, j'ai à la fois tout dit et rien dit. Il faudrait aussi décrire quel sens peut avoir cette pratique, quel peut être son contexte. Quelles sont les précautions qui sont utilisées par les jouteurs ? Quels sont les règlements qui ont été utilisés dans leurs détails ? Décrire comment on est passé progressivement d'un règlement imprécis et lié à des usages locaux en même temps très spectaculaires, le vainqueur étant celui qui faisait tomber l'autre, à des règlements extrêmement sophistiqués. A tel point qu'actuellement, on ne peut juger d'une joute qu'avec un magnétoscope parce qu'il y a des règles secondes : il s'agit de ne pas toucher la plage sur laquelle on est installé à l'arrière du bateau qui s'appelle le tabanion avec autre chose que ses pieds, il ne faut pas le toucher avec les genoux, il ne faut pas lâcher la lance, on arrive à des degrés de complexité liés à une rationalisation que l'on retrouve dans le sport par ailleurs. En ce qui concerne le contexte, les joutes étaient associées exclusivement et pratiquement jusqu'au début de ce siècle, à un cadre festif local ; progressivement a été mis en place tout un appareillage sous l'égide d'entrepreneurs de spectacles et de fédérations sportives dans les stations, qui a donné un temps propre à la joute, indépendant de celui de la fête locale. Nous étudions aussi la manière dont, en particulier dans les joutes, on se réfère, en s'affirmant Givordin, à tout un ensemble d'attitudes qu'on peut définir globalement comme une manière d'être et qui sont mises en scène et peuvent être stigmatisées par des étrangers : "faire comme à Givors", ce qui signifie faire ce que l'on veut ; ou bien "Givors, pays des hommes forts ; pays où l'on boit du vin", à la fois une manière d'être et une manière d'être traité comme mythe.

ROGER CORNU : Dans la période des joutes en force, quand ce n'était pas encore un sport, l'équipe de rameurs était aussi importante que le joueur lui-même. C'est l'ensem-

ble qui faisait la joute. Or, dans le changement que vous décrivez, on a l'impression - et c'est le problème du passage collectif à des qualités individuelles - qu'au bout du compte, c'est plus le jouteur que la manière de présenter le bateau qui importe. J'ai aussi été frappé dans le texte par la dimension ascétique. Ce que vous décrivez à propos du jouteur qui a été un peu isolé me faisait penser à toutes les tentatives ascétiques anarcho-syndicalistes pour empêcher les ouvriers de boire par exemple. Ce personnage renvoie à une certaine image du mouvement ouvrier dans les années 30 en pleine période de rationalisation industrielle ; et là, on est en face d'un ouvrier qui organise la rationalisation du corps ! Dans l'analyse du procès de rationalisation du jeu qui devient sport, peut-on établir en ce qui concerne les dates, un rapport avec justement la rationalisation du travail, c'est-à-dire le passage au travail à la carte, juste avant 1936 ?

JEAN CAMY : C'est effectivement une question qui nous a beaucoup intéressés. Je pourrais peut-être répondre rapidement sur le problème de l'individualisation. Il y avait déjà malgré tout des formes d'individualisation mais sur un mode héroïque ; c'est-à-dire qu'il y a un certain nombre de personnages, de héros de joute, qui ont été en quelque sorte retenus dans leur singularité, étant entendu qu'ils se sont toujours présentés comme des modèles ou des références pour l'ensemble de la collectivité. En ce qui concerne le parallèle entre la rationalisation du jeu et celle du travail, il n'y a pas eu de glissement, de passage automatique d'un domaine à l'autre. Et Eydan, qui est un personnage exemplaire et de ce point de vue très intéressant, est longtemps resté, paradoxalement, un marginal de la joute. Il a été à la fois 17 fois champion de France, ayant battu des gens qui faisaient 30 ou 40 kilos de plus que lui parce qu'il avait effectivement rationalisé sa technique au maximum, et en même temps a été plus ou moins stigmatisé comme le mouton noir de la joute, celui qui joutait avec un esprit qu'on n'estimait pas bon, autrement dit celui qui appliquait à la joute une éthique du travail et de la rationalisation qui n'était pas encore bienvenue. Enfin, je voudrais préciser comment nous avons abordé la question de l'identité. Dans le cas de Givors, même dans la période où il semble possible de donner une substance à cette notion d'identité allant au-delà d'un simple concept relationnel, nous nous sommes heurtés à la difficulté d'avoir à distinguer l'identité de métier, de l'identité de quartier, de l'identité de ville. Elles n'étaient pas désignées par les mêmes qualificatifs et elles n'étaient pas utilisées dans les mêmes situations. De là la tentation d'adopter finalement le

point de vue suivant : il n'y a d'identité que de situations, et chaque situation en quelque sorte mobilise les éléments d'identité nécessaires à l'instauration des relations qui s'y nouent. Nous avons essayé d'analyser ce qui émerge dans un collectif qui tente de donner naissance à son existence et donc un processus qui fonctionne aujourd'hui et non pas une identité ancienne analysable en termes de substance.